

Hanna Dziechcińska

Le Voyage - imprimé et en manuscrit

Literary Studies in Poland 22, 17-30

1990

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Hanna Dziechcińska

Le Voyage – imprimé et en manuscrit

Dans ces considérations sur les deux formes d'existence, dans l'Ancienne Pologne, des descriptions de contrées et de populations connues lors d'un voyage à l'étranger, il convient de rappeler tout d'abord quelques faits historico-littéraires.

A son retour en Pologne d'un pèlerinage en Terre Sainte qui avait duré deux ans, de 1582 à 1584, Mikołaj Krzysztof Radziwiłł confia sans délai le journal de voyage qu'il avait tenu systématiquement en cours de route à Tomasz Teter, lequel traduisit le texte en latin et métamorphosa ce journal en lui conférant la forme de quatre lettres écrites de voyage. Il introduisit également de nombreuses références aux auteurs antiques, en attribuant bien entendu tous ces changements à l'auteur des lettres. L'oeuvre imprimée sous cette forme à Braniewo en 1601, puis à Anvers en 1614 fut retraduite en polonais par Andrzej Wargocki et cette traduction connut huit éditions. Citons encore une version en langue allemande publiée en 1603 à Mayence. Aucune de ces versions traduites ne remontait à l'original manuscrit qui ne vit la lumière du jour qu'en 1925, grâce aux efforts de Jan Czubek.

Le même genre de destinée échet à un journal de voyage légèrement antérieur. Il ne s'agissait pas là d'un pèlerinage en Terre Sainte, mais d'une ambassade polonaise en France auprès d'Henri de Valois en 1573. De ce journal ne subsistèrent que des copies qui furent la base d'une édition établie par Adam Przyboś et Roman Żelewski en 1963.

Comme l'écrivent ces éditeurs, le déroulement de cette ambassade suscita beaucoup d'intérêt chez ses contemporains; à preuve: on

recopia le manuscrit de ce journal qui entra, sous cette forme, dans le circuit de la lecture. Presque simultanément, cependant, parut une autre relation, imprimée cette fois, de cette ambassade à Paris. Toutefois, cette relation n'était pas éditée comme un journal, mais comme une lettre, elle avait donc reçu un «habit» littéraire. L'auteur de ce petit livre était Pierre Namossius, un Italien probablement, qui avait accompagné cette ambassade et qui en avait publié, sous forme imprimée, tout le déroulement sous le titre: *Epistola ad Stanislaum Hosium cardinalem, una cum actis legationis de regno ad Henricum Poloniae regem*. Cet opuscule fut édité à Rome et réimprimé aussitôt à Cracovie en 1574, dans l'atelier de N. Siebeneycher.

Un autre récit d'ambassade, qui fut également publié: celui de Samuel Twardowski: *Przeważna legacja [...] Krzysztofa Zbaraskiego [...] od Najjaśniejszego Zygmunta III [...] do najpotężniejszego Soltana Cesarza Tureckiego Mustafy w r. 1621. Na pięć punktów podzielona (L'Insigne ambassade [...] de Krzysztof Zbaraski [...] envoyé par Sa Majesté Sigismond III [...] auprès du tout-puissant Sultan Empereur Turc Mustapha en 1621. Divisée en cinq points)*. Ce récit fut édité à Kalisz en 1621, puis à Cracovie en 1633 et 1639. Ainsi donc, cette oeuvre qui avait pour objet la relation d'un voyage diplomatique, du chemin parcouru et de tous les événements vécus en cours de route parut elle aussi sous forme imprimée, mais comme un poème écrit en vers, comme appartenant, dès lors, à la littérature.

De même, Mateusz Strykowski publia sous forme imprimée la relation de son voyage en Turquie en la formulant toutefois en «langage versifié».

Une autre forme de «voyage imprimé» connue des lecteurs de l'Ancienne Pologne, ce sont les descriptions de pays étrangers, et plus précisément de villes italiennes, descriptions qui ont le caractère d'un guide de voyage. Elles apparaissent chez nous à partir de la fin du XVI^e siècle. Ainsi, par exemple, Stanisław Grochowski édite en 1599 les *Włoskie miasta co przedniejsze (Villes italiennes les plus éminentes)*, qui connaissent, onze ans plus tard, une deuxième édition intitulée différemment: *Rzym nowy szczęśliwszy nad stary (La Rome nouvelle plus fortunée que l'ancienne)*.

Citons maintenant le livre de l'abbé Andrzej Wargocki *O Rzymie pogańskim i chrześcijańskim ksiąg dwoje (La Rome païenne et chrétienne en deux volumes)* paru à Cracovie en 1610 et réédité dans

cette ville en 1648. Dans sa description de Rome, l'auteur «mène» presque par la main le nouveau venu, lui «montre» les objets dignes d'attention, en faisant de fréquentes références aux sources historiques. Citant par exemple Cassiodore, il écrit: «Qui veut voir les choses en dépassant les idées et pensées toutes faites doit monter au sommet du Capitole». Et à un autre endroit: «A trois titres – l'imagination, l'étendue et les ornements invraisemblables – le poète Claudien vante les palais de Rome, il convient de les contempler».

Citons enfin la troisième forme du «voyage imprimé» dans l'Ancienne Pologne, la forme strictement littéraire, quand le chemin parcouru, le pèlerinage, le temps et l'espace constituent le motif principal de l'oeuvre, organisent le récit et les types de héros créés par l'écrivain¹. Ce domaine, important du reste, de la littérature de voyage de l'Ancienne Pologne, nous ne l'aborderons cependant pas dans ces considérations qui prennent pour objet un voyage saisi en mots, consigné, mais un voyage réel, accompli dans un espace concret, à une époque précise.

Nous avons vu, dans les exemples cités plus haut, que dans l'Ancienne Pologne, la relation d'un voyage hors des frontières du pays pouvait connaître une existence double: conçue en une forme littéraire, elle recevait l'anoblissement de l'imprimé tandis que, si elle avait conservé la forme d'un journal, ce qui était le plus fréquent, elle fonctionnait exclusivement en copies manuscrites qui reproduisaient ces notes prises au jour le jour par le voyageur.

Ce fait a suscité à mainte reprise l'étonnement des historiens de la culture. A mainte reprise, nous nous sommes demandé pourquoi ce rapport des voyageurs de l'Ancienne Pologne avec leurs propres relations était si différent du rapport entretenu par les voyageurs d'Europe occidentale avec les leurs. Pourquoi le journal de voyage dans sa forme primitive, authentique ne méritait-il pas, aux yeux de la noblesse, d'être imprimé alors que tout comme les relations de voyage des voyageurs d'Europe occidentale, le journal polonais se fondait sur le souvenir des choses, des phénomènes vus hors des frontières du pays?

¹ A propos de cette orientation de la littérature de voyage de l'Ancienne Pologne, cf. J. Abramowska, «Peregrynacja jako temat literacki» (Le Voyage comme thème littéraire), [dans:] *Biografia – geografia – kultura literacka*, éd. J. Ziomek et J. Sławiński, Warszawa 1975.

Certains spécialistes voient ici l'influence des convenances littéraires qui fixent une hiérarchie de valeur entre tels et tels genres. Ainsi, par exemple, Tadeusz Chrzanowski remarque que le destin subi par le pèlerinage en Terre Sainte de Krzysztof Radziwiłł atteste la force de la «pression de la stylistique en vigueur: le remaniement littéraire, sous une forme épistolaire, effectué par Treter est devenu pour le lecteur quelque chose de plus important que l'original qui, aujourd'hui, nous passionne par son caractère direct»².

Il semble cependant que dans ces cas, il ne s'agisse pas tellement d'une hiérarchie des «valeurs» de tels ou tels énoncés, mais plutôt de leur localisation sociale, pourrait-on dire, localisation profondément codée dans la conscience de l'écrivain et du lecteur, assignant à certains type d'oeuvres le support imprimé et à d'autres le support manuscrit, et cette classification avait sa motivation ambiguë, ses conditionnements complexes, ses sources diverses.

Notre tentative d'interprétation de ce phénomène si caractéristique de l'Ancienne Pologne ne portera que sur des exemples du domaine des écrites de voyage, et surtout sur de tels écrits conçus comme un journal manuscrit et circulant sous cette forme dans le circuit social. C'était là, nous l'avons dit déjà, un fonctionnement du texte complètement différent de celui que nous connaissons pour les oeuvres analogues d'Europe occidentale où le voyageur, presque toujours, remettait dès son retour les descriptions qu'il avait faites des pays étrangers, de leurs villes et de leurs populations à un éditeur pour qu'il les imprime. Ces énoncés étaient une «denrée» de librairie qui était lue et recherchée. Il suffit de dire qu'à la seule époque de la Renaissance française furent imprimés près de six cents titres de récits de voyage et que ce nombre augmenta sensiblement au siècle suivant lorsque les descriptions de lieux et de populations inconnus jouirent auprès des lecteurs d'une popularité supérieure même à celle des oeuvres littéraires. En témoignent éloquemment les paroles de Jean Chapelain, dans une de ses lettres (1633):

Notre société a changé ses goûts de lecture, et à la place des romans qui ont commencé à décliner avec *La Calprenède*, ce sont les récits de voyage qui sont maintenant le plus en vogue, à la Cour comme à la ville³.

² T. Chrzanowski, *Działalność artystyczna Tomasza Tretera (L'Activité artistique de T. T.)*, Warszawa 1984, p. 25.

³ Cité d'après: J. Chupeau, «Les Récits de voyage aux lisières du Roman», *Romaine d'Histoire Littéraire de la France*, 1977, c. 3 4, p. 539.

Si l'on compare ces deux formes de fonctionnement, si différentes, des écrits de voyage en Europe occidentale et dans l'Ancienne Pologne, on pourrait conclure que le maintien du journal à l'état de manuscrit résultait d'un faible intérêt pour ces sujets ou même d'une indifférence à l'égard de ces descriptions de terres étrangères, inconnues. Ce soupçon est d'ailleurs formulé par certains historiens de la littérature. Il ne semble pas cependant qu'une telle interprétation puisse être satisfaisante. S'y opposent en effet, notamment, les initiatives prises par des éditeurs de l'Ancienne Pologne pour introduire sur le marché de la librairie, en version originale ou traduite, une littérature géographique, de voyage. Mentionnons ici, au premier chef, Giambattista Ramusio, auteur et éditeur d'une anthologie de récits de voyage intitulée: *Della navigazione e viaggi*, et ensuite Giovanni Botero, auteur des *Relazioni universali*, oeuvre traduite en polonais au début du XVII^e siècle et rééditée à deux reprises, en 1613 et 1659⁴.

Que les descriptions de pays étrangers aient été connues et lues en Pologne, ce fait est attesté également par les déclarations des voyageurs eux-mêmes. Ainsi, Radziwiłł note en de nombreux endroits qu'il ne s'étendra pas davantage là-dessus, car on a beaucoup écrit à ce sujet. Décrivant par exemple la production de sel marin, il remarque: «Je ne veux pas rappeler ce que beaucoup décrivent à suffisance». Ou encore: «Je laisse de côté ce lieu à propos duquel on écrit beaucoup [...] J'ajouterai seulement ce sur quoi je n'ai vu nul écrit de quiconque». C'est ainsi que se comporte Wojciech Radoliński dans son *Pamiętnik podróży odbytej w l. 1661–1663 po Austrii, Włoszech, Francji (Mémoires d'un voyage accompli de 1661 à 1663 en Autriche, Italie et France)*. Parlant de la galerie des Offices à Florence, il note qu'il avait un guide où tout était «décrit en détail, a minimo ad maximum».

Ces guides polonais d'Italie, leurs rééditions multiples semblent aussi s'opposer à la thèse de l'indifférence des Sarmates pour les descriptions de lieux et de populations inconnus et surtout pour le phénomène même du voyage. En effet, ce voyage, dès le début du XVI^e siècle, commence à être compris comme une valeur sociale,

⁴ Cf. A. Sajkowski, «Znajomość włoskiej literatury geograficzno-podróżniczej w Polsce» (La Connaissance de la littérature italienne géographique et de voyage en Pologne), [dans:] *Studia Slavistico in ricordo di Carlo Verdiani*, Pise 1979.

éducatrice, porteuse de profits incontestables. En Pologne comme dans toute l'Europe d'alors s'éveille une réflexion sur ce phénomène extraordinaire de cette époque qu'est le goût de la découverte, la curiosité pour des terres et des populations inconnues, l'activité du voyage. Rappelons, entre autres, l'ouvrage de Piotr Mieszkowski: *Institutio peregrinationum, peregrinantibus peroportuna* édité à Louvain en 1625, rappelons aussi les nombreuses déclarations contenues dans les biographies de personnalités illustres, déclarations où l'activité voyageuse du héros est l'objet de louanges. De telles louanges sont formulées, tout comme dans la littérature de voyage d'Europe occidentale, dans les préfaces des éditions des oeuvres. Par exemple, Paweł Łęczycki écrit en introduction à l'ouvrage de Botero:

Comment donc une pensée digne, une idée élevée pourrait-elle s'allumer dans le coeur de ce Monsieur dont la raison ne va pas plus loin que derrière sa maison et qui n'est pas conscient de l'existence d'une autre partie du monde en dehors de son canton?⁵

Ajoutons que les dispositions favorables – surtout au XVI^e siècle – de la noblesse à l'égard des expéditions à l'étranger trouvèrent leur reflet même dans la langue de cette époque qui créa jusqu'à cinq synonymes du mot *domator* («casanier»), tous ces synonymes ayant une coloration péjorative.

Bref, le voyage et les voyageurs jouissaient du respect de la noblesse, et bien plus: la visite des pays étrangers devait non seulement apporter du profit, dans la pensée de cette noblesse, mais elle devait aussi faire l'objet de descriptions. On incitait à une telle démarche dans les Instructions paternelles destinées aux jeunes qui se préparaient à partir hors des frontières du pays.

Mes chers fils, écrivait Jakub Sobieski dans les instructions laissées à ses fils Jan et Marek, chacun de vous aura un livre *in folio* de plein papier dans lequel il écrira tous les chemins de son voyage depuis le jour de son départ du logis jusqu'à ce que Dieu lui donne de revenir. Vous noterez bien dans ce livre les choses remarquables de la ville ou du royaume où vous serez, les choses qui vous arriveront. Consignez absolument tout votre voyage et les distances des lieux et des routes que vous parcourez comme je l'ai fait moi-même⁶.

⁵ *Ibidem*, p. 293.

⁶ *Instrukcja Jakuba Sobieskiego dana synom jadącym za granicę (Instructions données par J. S. à ses fils partant pour l'étranger)*, Warszawa 1883.

Cette habitude de tenir un journal de voyage passa donc de génération en génération. Nous savons que souvent, le journal était tenu par le tuteur des fils nobles. Nous ne connaissons pas à vrai dire le journal de Jan et de Marek Sobieski, mais on conserva, à l'état de manuscrit bien sûr (qui ne fut édité qu'en 1883), le journal de leur précepteur Sebastian Gawarecki. Un autre exemple de ce type: *Księgi peregrynackie (Le Livre de voyage)* de Mateusz Rywocki, le tuteur des jeunes Kryski.

Ce n'est donc pas, semble-t-il, dans un manque d'intérêt pour les thèmes de la géographie et des voyages qu'il faut chercher les raisons de ce phénomène qui nous étonne aujourd'hui, de ce maintien à l'état de manuscrit des relations de voyage de type journal tenu au fil des jours et de la route parcourue.

Cherchons plus loin et attirons l'attention sur un trait caractéristique de ces notes de voyage, sur leur caractère «privé». Ce caractère privé a été mis en lumière et formulé à mainte reprise par les auteurs eux-mêmes. L'un d'eux, le jeune Jan Ługowski de quinze ans, intitule par exemple son journal:

Journal des choses vues auprès des peuples étrangers et accomplissement de tout notre voyage, avec mention des choses nécessaires jointes à diverses informations prises à de multiples sources et insérées en divers endroits de cet opuscule à titre de suppléments à l'autorité de l'érudition; écrit à l'étranger en l'an du Seigneur 1639, 1640, 1641, 1642, 1643, de la propre main de l'auteur, Jan de Ługów Ługowski, noble polonais, à son propre profit et non pour celui d'autrui, afin que personne d'autre n'ose enfoncer sa faucille dans le blé de l'auteur⁷.

Soulignons les termes: «à son propre profit». Ils expriment, de toute évidence, une conviction profondément ancrée selon laquelle le journal de voyage était destiné exclusivement au circuit intérieur, pouvait être lu effectivement, mais uniquement à huis clos, tout comme les *silvae rerum* qu'on écrivait en pensant aux plus proches, tout comme d'autres livres manuscrits d'une maison noble.

De la profondeur de la codification de cette conviction dans la conscience sociale témoignent les paroles d'Edward Raczyński qui, en 1833 encore, à l'occasion de l'édition des journaux de voyage de Jakub Sobieski mentionnés plus haut, non seulement ne s'étonnait

⁷ *Jasia Ługowskiego podróże do szkół w cudzych krajach (Les Voyages dans les écoles de pays étrangers de J. Ł.)*, éd. K. Muszyńska, Warszawa 1974, p. 361.

pas que ces textes soient restés jusqu'alors à l'état de manuscrits, mais qui affirmait même que ces récits de voyage

[...] avaient été écrits par un homme estimable pour son seul divertissement, pour lui permettre de se souvenir plus tard de ce qu'il avait contemplé de ses propres yeux dans sa jeunesse, de ce à quoi il avait participé.

Et Sobieski, à la fin de son oeuvre, affirmait :

« Ce mien voyage, je l'ai noté subitement et en peu de mots, pour moi-même, en diverses langues, tantôt en français, tantôt en espagnol. Ensuite, après mon retour, je me suis fixé ici à Żółkiew en l'an 1642 et, rassemblant mes souvenirs, j'ai mieux décrit, plus amplement et plus à suffisance, en polonais, ce voyage en pays étrangers⁸. »

Il ne lui vint toutefois pas à l'esprit de remettre ce texte aux mains d'un éditeur quoiqu'il ait été également l'auteur d'ouvrages imprimés et qu'il ait dû connaître, incontestablement, maint récit de voyage écrit en Europe occidentale. Le texte même de Sobieski dénote des traces évidentes de telles lectures.

Ce caractère «privé» des journaux de voyage sarmates, c'est peut-être le trait qui distingue le plus la littérature de voyage de l'Ancienne Pologne des oeuvres du même type écrites en Europe occidentale, et ce, à bien des égards. Non seulement ce caractère privé a décidé de l'existence manuscrite à laquelle furent condamnées nos relations de voyage, mais il a aussi considérablement marqué le caractère d'énoncé verbal de ces récits. Non destiné à être imprimé, non adressé à un large public, cet énoncé ne mentionne pas de destinataire «inscrit» dans l'oeuvre, nous ne trouvons pas ici tout l'«appareil» des références au public auquel recourent les auteurs ouest-européens de relations de voyage, qui destinent leur oeuvre à une large audience⁹.

⁸ *Dwie podróże Jakuba Sobieskiego odbyte po krajach europejskich w l. 1607–1613 i 1638 (Deux voyages effectués par J. S. dans les pays d'Europe de 1607 à 1613 et en 1638)*, éd. E. Raczyński, Poznań 1883, pp. IV, 190.

⁹ Des déclarations comme celle qui va suivre, nous en trouvons à mainte reprise dans les préfaces qui précédaient les récits de voyage. Deshayes de Courmenin préfaçait ainsi le *Voyage de Levant fait en l'année 1621* : «Je recherchais soigneusement ce qui pouvait te rendre ce livre ou plus utile ou plus agréable. [...] D'abord tu verra que pour ne t'ennuyer point de choses vulgaires et connues à tout le monde, je me suis éloigné tant que je peu de ceux qui ont écrit devanz moi sur ce sujet, sans m'éloigner pourtant de la vérité. Les uns se sont arrêté entièrement à la description des Saints lieux; les autres y ont meslé quelques remarques curieuses de l'antiquité; il

Néanmoins, il existe des analogies significatives avec la littérature de voyage d'Europe occidentale. Dans maint journal de voyage de l'Ancienne Pologne, on peut remarquer, par exemple, une certaine «vision» des villes, vision liée aux reliques et aux souvenirs sacrés, un intérêt pour la réalité ambiante. Ces ressemblances laissent percevoir une sorte de «filtre» commun fait de tradition littéraire, d'iconographie, de disciplines obligées dans la description, «filtre» à travers lequel le voyageur, tant sarmate qu'ouest-européen, voyait et surtout enregistrait dans les pages de son récit le monde contemplé.

Vu sous cet éclairage, le sort réservé, dans le monde de la lecture, à cette littérature de voyage dans l'Ancienne Pologne est d'autant plus surprenant. Dans ma recherche des raisons de l'existence et du développement de sa transmission manuscrite, j'ai indiqué, voici un instant, qu'un des traits de ces écrits, en Ancienne Pologne, était leur caractère privé. Cependant se pose la question suivante: pourquoi leur avoir conféré cette marque d'écrit domestique, familial? Ou encore: dans quel but a-t-on tenu ces journaux de voyage? En guise de première réponse, on désigne tout naturellement cette coutume, profondément enracinée dans la conscience des gens d'alors, qui poussait ces gens à tenir un journal. A grande échelle, à l'échelle de l'Etat, cette coutume se réalisait dans les journaux d'expéditions militaires ou dans les journaux relatant les débats de la Diète. Dans des dimensions privées, individuelles, le sujet de cette consignation, c'était les événements de la vie quotidienne notés dans les pages des chroniques domestiques, les visites des voisins, tel ou tel événement familial. Le journal de voyage se situe justement dans cette catégories d'énoncés qui n'étaient pas seulement stimulés, mais carrément marqués, semble-t-il, par un phénomène qu'on pourrait appeler un «besoin de mémoire» plus ou moins conscient.

Consigner, inscrire en pages de livre domestique, de *silva rerum*,

y en a mêmes qui ont pénétré jusques dans les secrets et les merveilles de la Nature. Mais j'oserai bien me vanter que sans avoir rien oublié de tout cela, qui fusse digne d'être remarqué par un Cavalier ou par un homme de lettres, je te donne encor ici quelques choses de particulier et de nouveau [...] Quant à la façon d'écrire dont je me suis permis, je d'aduoueray franchement qu'elle n'est pas beaucoup recherchée. Il y en a peut-être qui la trouveront trop simple et trop basse: mais avant qu'ils la condamnent entièrement, je les supplie de considerer que j'écris une Relation, qui ne demande point d'autre ornement que celui de la vérité».

de livre des fêtes patronymes, fixer, en des mémoires écrits au déclin d'une vie, des événements menus, insignifiants associés à des faits de dimensions nationales, consigner les anecdotes entendues, les oeuvres littéraires lues... C'était là, dans la société noble, un mode d'activité courant, bien connu, évident, c'était une démarche naturelle. Ce besoin de consigner, c'est-à-dire de fixer dans la mémoire avait aussi des motivations purement pratiques: on notait également des prescriptions médicales, des plaisanteries qui pourraient amuser au besoin des voisins en visite au manoir. En même temps, néanmoins, en dehors de leurs aspects pratiques, ces notes avaient un fondement sensiblement plus profond, elles perpétuaient, elles créaient une «mémoire» transmise aux générations suivantes¹⁰.

Ces notes constituaient donc une manifestation de ce besoin de mémoire, non d'une mémoire qui plonge dans le passé, toute tournée vers l'Histoire, vers la tradition, mais de cette mémoire qui crée la mémoire, qui s'en va de l'avant dans le futur, qui consigne les événements pour ce futur.

Les journaux de voyage font de toute évidence partie de cet immense ensemble des oeuvres manuscrites de l'Ancienne Pologne, tout en étant organisés selon des principes de composition qui leur sont propres. Ils sont absolument soumis à une chronologie au jour le jour, au fil du calendrier. Le voyageur sarmate enregistre les choses «dignes d'être vues», ainsi qu'il le définit souvent lui-même dans ses textes, il enregistre donc les magnifiques édifices laïques ou sacrés, admire l'architecture et les «arts» de toutes sortes sous forme de machineries et d'horloges complexes, note ses propres impressions, les émotions religieuses qu'il éprouve à la vue des reliques, formule parfois ses jugements, ses réflexions. Cependant, son discours s'organise, en principe, selon les jours du calendrier, et le temps

¹⁰ «Consigne tout ce que tu trouves de nouveau pour toi, d'inconnu jusqu'à ce jour, et dont tu penses que c'est bien, que cela pourra te servir un jour, que ce soit mot ou phrase, sentence ou récit, et tout ce que tu verras qui brille comme bijou». Voilà les paroles prononcées par J. A. Komenský lors de son séjour en Hongrie en 1650. Cependant, on suppose qu'il a dû répandre de telles idées plus tôt, pendant son activité pédagogique en Pologne. Cf. M. Zachara, «Sylwy – dokument szlacheckiej kultury umysłowej w XVII w.» (Les *silvae*, document de la culture intellectuelle nobiliaire du XVII^e s.), [dans:] *Z dziejów życia literackiego w dawnej Polsce*, éd. H. Dziechcińska, Wrocław 1980.

mesuré de cette façon devient le cadre de composition principal. En beaucoup de journaux de la noblesse, le «jour», c'est le plus petit élément du voyage, les jours successifs deviennent la chaîne du voyage, et chaque jour exige impérativement d'être noté.

«Le cinquième jour, tout fut comme les jours précédents», écrit par exemple Jan Goryński dans sa *Peregrynacja do Ziemi Świętej* (*Voyage en Terre Sainte*).

Cette soumission absolue au «calendrier» dans la composition de la matière – et non au thème, comme c'est le cas pour les journaux de voyage ouest-européens – montre clairement combien le fait de tenir un journal participait, par essence, de cette coutume en vigueur, de ce besoin de «consigner» et par là même, combien cette activité était éloignée, dans la mentalité du voyageur, de la création littéraire.

Ce disant, nous en revenons au point de départ de ces réflexions. Je les ai introduites en rappelant cette variante de la littérature de voyage de l'Ancienne Pologne qui devenait une oeuvre imprimée, ce qui se passait quand on lui conférait une forme ressentie comme littéraire dans la mentalité d'alors.

Et ainsi, la description des pays étrangers entrainait dans le circuit social sous la forme de l'imprimé et suscitait l'intérêt (à preuve les éditions multiples) tout en perdant son caractère de journal et en revêtant soit la forme d'un genre littéraire dans sa codification et dans son fonctionnement, soit aussi un caractère strictement informatif. Dans le premier cas, c'est la métamorphose du journal en lettre, citée plus haut; l'autre cas, ce sont des descriptions de villes italiennes traitées comme un guide à l'intention du voyageur.

On s'en aperçoit aisément: entre ici en jeu la mentalité littéraire, ou plutôt cette conscience des genres qui était profondément ancrée dans la mentalité de cette époque, conscience selon laquelle certains genres convenaient à l'impression tandis que d'autres – comme les journaux de voyage précisément – en tant qu'énoncés non codifiés dans les traités poétiques, devaient fonctionner sous forme de manuscrit si l'on n'en changeait pas le caractère de construction verbale pour en faire un poème, une lettre, un guide. En effet, il faut se rappeler quel rôle considérable jouaient, dans la mentalité, et, par conséquent, dans la vie littéraire, les règles, les normes, les canons qui régissaient l'écrivain, règles qui étaient connues de quiconque avait reçu une éducation scolaire. Ce normativisme culmina dans les

traités poétiques du XVII^e siècle, dans les considérations génologiques qu'ils contenaient, pour devenir un élément durable et inéluctable; il concernait notamment «les critères de classification de la poésie, les directives de comportement artistique, les traits de la forme métrique, du style, mais il était aussi présent dans le mode de définition des concepts de genres»¹¹.

Le journal-énoncé verbal, qu'il relate un voyage, des événements familiaux ou une expédition militaire, ne trouvait pas sa place dans le cadre des poétiques de cette époque, n'appartenait donc pas à la littérature. Son lieu d'existence, c'était l'aire des oeuvres manuscrites, qui fonctionnaient sous cette forme auprès des lecteurs.

Cela ne signifie pas, cependant, que les frontières entre l'imprimé et le manuscrit aient été marquées exclusivement par l'appartenance d'un texte donné à tel ou tel genre littéraire. Nous savons en effet que bien des oeuvres littéraires du XVII^e siècle, que des oeuvres d'écrivains remarquables même connurent elles aussi un sort manuscrit. Aussi l'appartenance «non littéraire», dans la mentalité de cette époque, du journal de voyage peut être traitée tout au plus comme un élément à l'intérieur de tout l'ensemble complexe des motivations de cette culture du manuscrit propre à cette époque¹².

Jusqu'ici, notre essai d'interprétation du sort manuscrit des journaux de voyage de l'Ancienne Pologne se situait dans le domaine de la mentalité au sens large, de la conscience de la société de cette époque. C'est dans cette aire en effet que se situent des phénomènes, mentionnés plus haut, tels que la coutume de tenir des notes de genres divers et de les recueillir en livres domestiques, la coutume d'une transmission de génération en génération, le besoin, plus ou moins conscient, de fixer les événements importants et futiles — ce

¹¹ T. Michałowska, *Staropolska teoria genologiczna (La Théorie des genres dans l'Ancienne Pologne)*, Wrocław 1974.

¹² «A toute époque, on peut trouver des écrivains dont les oeuvres remarquables n'ont pas connu l'impression de leur vivant. Ce fut pourtant, pour les temps les plus récents, un phénomène plutôt marginal. Ici, nous avons affaire à quelque chose d'autre. Le courant principal de la littérature polonaise baroque passe en grande partie par des codes manuscrits et l'on ne peut dire que ceux-ci se trouvent en dehors du circuit littéraire. Ils étaient propagés, mais la technique de leur propagation dénote un recul vers le temps antérieurs à la découverte de l'imprimerie» — W. Weintraub, *Od Reja do Boya (De Rej à Boy)*, Warszawa 1977, p. 94.

que nous appellerions le besoin de mémoire – la conscience, enfin, des normes littéraires, des canons génologiques de rigueur. En ces composantes, nous avons distingué des causes du fonctionnement manuscrit de ces oeuvres. Cependant, ces composantes n'épuisent pas le moins du monde tout l'ensemble des conditionnements qui nous intéressent ici.

En effet, il existait encore, parallèlement, d'autres motivations d'un tel état de choses, motivations qui se situaient, pour ainsi dire, dans une sphère extérieure, dans la situation historico-culturelle de l'Ancienne Pologne, surtout au XVII^e siècle, à l'époque baroque. Ces motivations concernaient un domaine sensiblement plus large que les journaux de voyage, elles assignaient une existence manuscrite aux oeuvres non littéraires tout comme à une partie des oeuvres strictement littéraires.

Wiktor Weintraub, dans ses écrits sur certains problèmes du baroque polonais, désigne les oeuvres manuscrites de cette époque comme un phénomène fascinant de la sociologie de la littérature qu'il est impératif d'étudier si l'on veut vraiment comprendre la littérature polonaise baroque. Cet auteur voit l'une des causes décisives de cette activité d'écriture située dans le domaine du manuscrit (rappelons que le XVII^e siècle a été appelé par les historiens le siècle du manuscrit) dans le déclin des villes tant sur le plan économique que comme centres de vie culturelle, déclin qui entraîna une absence de groupements littéraires, un manque de discussions, de polémiques¹³.

Les raisons d'existence de cette barrière constituée par l'impression et le développement des oeuvres manuscrites sont aussi analysées par Janusz Tazbir qui indique comme un des facteurs intégralement liés à cet état de choses la décentralisation et la provincialisation de la culture de la noblesse. C'était un climat qui, incontestablement, favorisait le développement de l'activité littéraire manuscrite, dès lors que la cour nobiliaire et les petits centres urbains devenaient le terrain des contacts sociaux. Les participants de cette culture nobiliaire «étaient dispersés sur le territoire d'un immense Etat. Ce n'étaient pas les grands centres, mais le lien de voisinage qui constituait l'élément d'intégration culturelle. Il était bien plus facile

¹³ *Ibidem*, pp. 94–95.

d'emprunter auprès d'un voisin instruit un livre nécessaire, pour le recopier, ou bien une *silva rerum* que d'accomplir dans ce seul but un voyage dans une ville lointaine»¹⁴.

Le même auteur considère également comme une question essentielle à cet égard le caractère, typique de l'Ancienne Pologne, de la communication littéraire reposant dans une large mesure sur le mot dit et non sur le mot écrit. Ce phénomène est apparu aussi bien en Pologne qu'en Russie où le développement de la littérature manuscrite allait de pair avec une riche littérature orale.

Les motivations diverses et hétérogènes que nous avons signalées jusqu'à présent et qui ont contribué, à l'époque baroque, à ce phénomène inhabituel qu'est ce circuit manuscrit d'oeuvres littéraires et non littéraires dénotent, d'un côté, le caractère véritablement anachronique — de notre point de vue — de la vie littéraire de cette époque. D'un autre côté, ces motivations permettent de percevoir la «signification» spécifique attribuée, dans la mentalité des gens de cette époque, à cette forme d'oeuvres et à leur réception aussi bien quand il s'agissait de fixer des impressions et des observations faites en de lointains voyages que lorsqu'il s'agissait de consigner des oeuvres poétiques de haut rang, dues à la plume d'écrivains éminents comme S.H. Lubomirski ou Waclaw Potocki.

Il semble en effet que le circuit manuscrit soit devenu graduellement, au cours de XVII^e siècle, un phénomène non seulement courant, car pratiqué quotidiennement, mais même habituel, normal et, plus encore, équivalent à la transmission imprimée. Ce dernier point est attesté entre autres par les catalogues des bibliothèques monastiques qui ne séparaient pas l'imprimé du manuscrit, d'autant plus qu'il arrivait bien souvent qu'en un même volume cohabitaient, reliés ensemble, des textes imprimés et des textes manuscrits.

Trad. par Elisabeth Destrée-Van Wilder

¹⁴ J. Tazbir, «Książka rękopiśmienna w Polsce i Rosji (XVI–XVIII w.)» (Le Livre manuscrit en Pologne et en Russie aux XVI–XVIII s.), *Przegląd Historyczny*, 1986, t. 4, p. 668.